

# LE SORCIER DU MONT GRANIER

TROISIÈME PARTIE

## LE CAPITAINE SAUVEDUC

Ah ! puissiez-vous, Seigneur, vous à qui rien n'échappe,  
Dans les clos dévastés découvrir une grappe,  
Et dans l'ivraie, un froment pur ;  
A côté du crime superbe,  
Trouver quelque vertu, sous l'herbe  
Qui dérobaient son front obscur.

(J. OGIER, Le 31 décembre.)

III

OU MAINVILLIERS COMMENCE À CROIRE EN  
DIEU, NE POUVANT PLUS ÉVOQUER LE DÉMON

Les douze coups de minuit répandaient leurs  
sonores vibrations dans les airs, lorsque Aloys de  
Mainvilliers entra dans son logis. Son nain  
Zoppo le suivit dans son appartement :

— Pourquoi viens-tu, Zoppo ? demanda le  
comte.

— Maître, vous êtes triste, je veux rester au-  
près de vous.

Un sourire amer plissa les lèvres du renégat.  
— Hélas ! murmura-t-il, ce sont les plus mi-  
sérables qui ont le meilleur cœur ! Je t'ai sou-  
vent frappé, Zoppo ! Aujourd'hui, tu me con-  
soles.

La salle où ils pénétrèrent était de forme  
ronde. Une seule porte et une seule fenêtre en  
trouaient les murs tendus d'un velours noir,  
brodé d'hieroglyphes d'argent. Une table ronde  
en occupait le centre, et supportait un candé-  
labre à sept branches en fer ciselé. Sur les  
rayons d'une étagère en chêne incrusté d'ivoire,  
étaient des fioles, des burettes, des coupes de  
cristal, des vases de porphyre, des minéraux, des  
ossements, des paquets de racines et d'herbages  
aux parfums subtils, et enfin plusieurs volumes  
reliés d'ais en métal et des rouleaux de parche-  
min dans des gaines de cuir d'Espagne.

Aloys s'assit devant la table, alluma les sept  
cierges du candélabre, et prit un livre, qu'il ne  
lut pas. Sa pensée s'absorbait dans une sombre  
et profonde méditation.

Zoppo fixait sur lui un regard terne et froid,  
qui, par instant, s'éclairait d'une sauvage ex-  
pression de haine et de mépris.

Quand le renégat releva la tête et qu'il vit de-  
vant lui ce corps difforme, ce visage hideux, ces  
yeux ardents, le sang reflua vers son cœur, il  
pâlit, et s'écria d'une voix altérée :

— Byleth ! Byleth, est-ce toi ?

Il s'interrompit soudain, poussa un rauque  
clat de rire, et reprit d'une voix ferme :

— Zoppo, tu ressembles étrangement à... à  
un de mes plus chers amis !...

— J'en suis flatté, monseigneur, répondit  
gravement le nain.

Mainvilliers se leva et parcourut la chambre  
en tous les sens, du pas d'un lion enfermé dans  
une cage.

— C'est fini ! murmura-t-il, bien fini. Mon  
pouvoir m'échappe, et je meurs !...

Sa voix devint plus forte et son geste s'accen-  
tua avec plus d'énergie.

— Ah ! disait-il, avoir été ce que je fus, être  
maintenant ce que je suis !... Avoir senti,  
sous son crâne, bouillir un monde de pen-  
sées et de desirs... Avoir été le maître, avoir  
subjugué les hommes, étonné le monde, porté  
l'effroi partout, et n'être, aujourd'hui, qu'un es-  
clave, qu'un atome perdu dans l'immensité, et  
sentir la raison qui s'en va, et voir le châti-  
ment qui s'avance !

Il se croisa les bras sur la poitrine, et pencha  
la tête avec accablement :

— Oui ! poursuivit-il, il faut le reconnaître, il  
existe un Dieu, un Dieu fort, un Dieu puissant,  
un Dieu vengeur. Dans mes jours de fol or-  
gueil, alors que la terre s'abîmait sous mes pieds,  
et que je planais dans l'espace, perdu dans mes  
réveries gigantesques, j'ai pu douter un instant  
... J'étais bien fou !... Faut-il donc mainte-  
nant que je croie ? faut-il que j'avoue ? faut-il  
que je m'humilie, que je me prosterne, que j'a-  
dore Celui que j'ai offensé ?

Son front se releva avec audace, il fit un geste  
de suprême défi, et rugit d'une voix concentrée  
par la rage et le désespoir :

— Non, jamais ! jamais ! M'humilier, moi !  
adorer ta divinité, croire en ta puissance, redou-  
ter ta colère ? Oh ! non !... j'aime te braver  
encore, et, si ta justice est implacable, tu me  
puniras ! Haroun-ben-Adel ne doit pas périr  
oublié dans un coin du monde ! je ne veux pas  
être pardonné, je ne veux pas que tu m'épar-  
gnes ! Je veux mourir comme j'ai vécu, dans  
l'éclat, dans le tumulte, au sein de l'orage !...

Et si le tonnerre me foudroie, et si la terre m'en-  
gloutit, et si le feu me dévore, je veux que les  
siècles à venir le sachent, et que la postérité  
dise : Ainsi mourut le Maudit !...

Il retourna s'asseoir devant la table et con-  
tinua, en s'adressant à Zoppo :

— Voyons, il faut que j'essaie encore ce soir  
d'appeler Byleth à mon aide ; s'il ne vient pas,  
nous recommencerons demain sur les bords de  
l'Isère. Ouvre les fenêtres, Zoppo.

Le nain obéit.

Dans le ciel semé d'étoiles, on apercevait, au  
loin, la lune profilant sur le bleu son croissant  
argenté ; pas un souffle n'agitait l'atmosphère ;  
le silence était partout.

Le mage vint s'appuyer à la balustrade et  
livra son front mouillé de sueur aux caresses de  
l'air frais et pur :

— Comme cette nuit est calme ! dit-il à son  
étrange interlocuteur. Se douterait-on qu'au  
milieu d'une si majestueuse tranquillité un  
homme est là, qui pense à la vengeance ?

Zoppo rit silencieusement :

— Voilà plusieurs fois, dit-il de sa voix aigre,  
que vous proférez le mot vengeance ; je ne vous  
connais pas d'ennemis : sitôt que quelqu'un  
vous hait, vous savez si bien l'empêcher de  
vous nuire !

— Comme sont pas les vivants que je crains, ce  
sont les morts !

— On ne peut cependant se battre contre des  
fantômes !

Mainvilliers fronça le sourcil :

— Nain, reprit-il, ne joue pas avec moi. Voici  
dix ans bientôt que tu es à mon service, je n'ai  
rien eu de caché pour toi. Afin de te faire mon  
complice, je t'ai révélé ma vie tout entière, ou  
du moins ce que je voulais que tu connusses de  
mon existence. Eh bien ! ceux que je crains  
sont d'anciens habitants de Saint-André du Dé-  
canat qui auront échappé à la catastrophe, et  
qui viennent maintenant me demander compte  
du sang versé.

— Alors ces fantômes blancs ?

— Sont des gens ainsi déguisés pour m'ef-  
frayer. Tu comprends, Zoppo, que je n'ai pas  
été un seul instant dupe de leur mascarade.

— Cependant, je vous ai vu pâlir, tressaillir,  
chanceler !

Mainvilliers jeta un regard farouche à son  
esclave.

— Dois-je donc, répondit-il, t'avouer que j'ai  
eu un instant que c'étaient des spectres sortis  
de leur tombeau pour me punir ? C'est vrai, je  
l'ai cru. Mais, en les écoutant, je me suis aper-  
çu que, s'ils en savaient trop pour des vivants,  
ils n'en savaient pas assez pour des morts.

— Dites alors que vous craignez les vivants et  
non point les morts.

Aloys frappa violemment les dalles de son ta-  
blon pointu.

— Ce sont des morts, ceux-là ! s'écria-t-il, je  
ne sais point leurs noms ni ne connais leurs vi-  
sages. En revanche, ils savent tout ce qui  
peut me perdre. J'ai donc à combattre contre  
l'inconnu, à lutter au hasard, sans savoir contre  
qui je lutte. O Byleth, à mon aide !

Sans ajouter un mot, Mainvilliers se mit à  
compulser divers manuscrits que Zoppo venait  
d'épaler devant lui. Tout en parcourant les  
parchemins couverts d'écritures mystérieuses, il  
parlait à voix haute, poursuivant sans cesse l'i-  
dée qui le dominait.

— Il faut, disait-il, que j'essaie de nouvelles  
formules, puisque le démon résiste à toutes celles  
que j'ai employées jusqu'à présent. Voyons ce  
que dit Albert le Grand.

Il prit un énorme manuscrit in-folio, et lut  
avec attention plusieurs pages écrites en lettres  
rouges ; puis, repoussant le livre avec colère, il  
cria :

— Rien ! rien encore ! Oh ! qui m'apprendra  
ce qu'il faut que je sache ?

D'un geste, il appela Zoppo auprès de lui et  
continua de sa voix âpre, saccadée :

— Écoute, enfant ! Pour avoir cette formule  
qui me manque, je donnerais toutes les années  
qui me restent à vivre ; je donnerais mon âme,  
puisque'il faut avouer que j'en ai une ! je donne-  
rais mes trésors !...

Zoppo souriait toujours de ce sourire étrange  
qui ressemblait à un rictus de tigre.

Mainvilliers parlait toujours :

— J'ai consulté Abou-Moussah (1) Mohammed-  
behr-Ibn, Zacharia Rharès, Avicenne et Ibn-  
Rochd, que les vulgaires nomment Averroès : je  
n'ai rien trouvé !... Hortulanus et son frère Albert  
sont muets sur la question. Autrefois, je pou-  
vais lire dans la *Table d'Émeraude*, qu'Hermès  
Trismégiste révéla aux prêtres de Memphis ; au-  
jourd'hui, je ne puis plus ! ma mémoire se  
perd, ma science devient confuse, même toutes  
choses dans mon cerveau. Cela est terrible,  
n'est-ce pas ?

Il se tut un instant, puis sa voix s'éleva de  
nouveau, non plus sonore, mais faible et saccadée :

— Non, je ne puis plus lire le *Pinacle*, le  
*Traité des sept chapitres*, et la *Table d'Éme-  
raudes* !...

— C'est dans ces livres, Zoppo, que se trouve  
la vraie science. J'ai lu Merlin, j'ai écrit à Ro-  
ger de Borron, l'un de nos grands alchimistes,  
et je n'ai rien pu savoir. Est-ce que déjà le  
châtiment commence ? Vois-tu, Zoppo : autre-  
fois, je reprochais à Bonnavard ses défaillances ;  
je l'accusais d'être un esprit sans énergie...  
pauvre Bonnavard ! Aujourd'hui, je suis sans  
énergie comme lui, et j'ai peur, comprends-tu,  
Zoppo ? J'ai peur, parce que les dons de Dieu  
m'abandonnent : la science me fait défaut. Oh !  
si je pouvais lire dans les livres d'Hermès !

Ces dernières paroles s'achevèrent dans un  
sanglot.

Zoppo souriait toujours.

— J'ai suivi tous les procédés anciens, reprit  
le magicien. J'ai prononcé les noms efficaces, et  
regardé les couleurs consacrées, comme les gens  
d'outre-mer ; j'ai usé des lettres éphésiennes,  
comme les Grecs ; j'ai appelé à mon aide les  
trente-six génies qui président au zodiaque,  
comme les Égyptiens... Rien ne m'a réussi !

Et, jusqu'au matin, le misérable ne cessa  
point de lire et de relire ces manuscrits et ces  
grimoires, dont il essayait vainement de retrou-  
ver la clef. Et cet homme, insensible à toute  
douleur humaine, ce monstre, en qui n'existait

—

(1) Abou-Moussah-Djafar-al-Sofi, connu sous le nom  
de Geber, vivait au VIII<sup>e</sup> siècle.

plus aucun sentiment humain, ne cessa pas, jus-  
qu'à l'aube, de pleurer sa science perdue.

Quand l'aurore vint soulever les voiles de la  
nuit, Mainvilliers releva la tête et dit :

— Eh bien ! puisque l'enfer me fait défaut,  
j'userai de mes propres armes. J'ai en moi assez  
d'intelligence pour braver mes ennemis et les  
vaincre. Ah ! pourquoi m'as-tu fait si grand,  
Dieu du ciel !... Je nuirai longtemps encore à  
tes créatures, et l'intelligence que tu m'as don-  
née se tournera encore contre toi !

Il se leva et se dirigea vers la porte, devant  
laquelle Zoppo dormait, étendu la face contre  
terre. Mainvilliers le poussa du pied avec mé-  
pris :

— Ceci est la matière, dit-il, moi je suis l'es-  
prit !

Un éclat de rire, strident, aigu, moqueur,  
prolongé, lui répondit.

Mainvilliers tressaillit de tous ses membres,  
et se précipita hors de la chambre, en rugissant :

— Byleth ! Byleth !

Il avait entendu, et ne pouvait l'oublier, ce  
rire étrange dans le cimetière des Bénédictins  
de Myans, pendant la nuit du 22 au 23 octobre  
1248.

IV

L'ANTICHAMBRE DE MONSIEUR LE DAUPHIN

Il y avait presse, ce jour-là, dans l'anti-  
chambre de monseigneur le dauphin de Vien-  
nois, et les courtisans étaient impatients de con-  
naître l'effet produit sur le prince par les mysté-  
rieux incidents qui avaient signalé le bal de la  
veille.

Messire Protas Sauveduc, qui était de garde,  
se tenait, l'épée à la main, sur le seuil de la  
chambre dauphinal. Son visage impassible ne  
portait la trace d'aucune fatigue ; son regard  
tranquille décelait une grande placidité de con-  
science, et les sourires qu'il distribuait à droite et  
à gauche n'avaient absolument aucune expres-  
sion railleuse.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, plusieurs sei-  
gneurs causaient avec entrain ; Jordan de  
Chissé, Barberaz, le baron de Belletruche, un  
seigneur dauphinois, messire Falque de Mont-  
chenu. Prégent du Rocher se prononçait avec  
le sire Eysinod d'Arce, le plus intime conseil-  
ler de Guy XII.

Aucune dame n'était présente, la dauphine  
étant déjà sortie depuis plus d'une heure, pour  
aller visiter les malades et les pauvres, selon sa  
coutume de chaque jour.

Les conversations engagées de tous côtés pa-  
raissaient fort animées. Chacun racontait, à  
sa façon, l'épisode des cinq têtes de mort. On  
commentait diversement ce fait étrange ; les  
uns n'y voulaient voir qu'une lugubre plaisan-  
terie ; d'autres y cherchaient un acte politique ;  
d'autres encore croyaient au caractère surnatu-  
rel de cette apparition.

— Et vous dites, M. de Montchenu, que vous  
les avez vus ? demanda Barberaz.

— Oui, sire ; je les ai vus, comme je vous vois  
maintenant, avec leurs vêtements blancs et  
leurs yeux de feu qui brillaient comme flammes  
d'enfer au fond de leurs orbites profondes.

— Ce devait être effrayant ! s'écria Oger de  
Ternier.

— En vérité, ce n'était guère divertissant !  
— Et lorsqu'on eut contemplant ces menaçantes  
figures, que se passa-t-il ? demanda le baron  
de Belletruche, qui brûlait d'envisager de placer son  
petit mot.

Montchenu lui répondit amèrement :

— Ce fut un grand tapage, sire baron ! Toutes  
nos châtelaines, dames et damoiselles, perdirent  
la tête et refluèrent vers le trône—où se tenait  
madame la dauphine—comme une mer en cou-  
roux.

Il répéta glorieusement cette métaphore stu-  
pide, et reprit ensuite :

— Quelques gentilshommes dégainèrent, mais  
la plupart d'entre eux, et je fus de ceux-là,  
firent le signe de la croix.

— Le signe de la croix n'est pas chose inutile,  
en pareille circonstance, fit observer M. de Ter-  
nier, mais je l'aurais accompagné d'un bon coup  
d'épée.

— Avant que le signe de la croix fût achevé,  
avant que les épées eussent été tirées du four-  
reau, vous ne devinez jamais ce qui arriva,  
messieurs.

— Qu'arriva-t-il ?

— Les masques disparurent.

— Mais comment ?

— Par le chemin le plus court. Ils avaient  
écarté les deux soubards placés à la porte—les  
soubards, du reste, n'ayant pas essayé de résis-  
ter—et avaient gagné au pied, de sorte qu'il fut  
impossible de les retrouver.

Prégent du Rocher et son compagnon devin-  
sèrent du même sujet.

— Véritablement, disait le chevalier d'Arce,  
c'est étrange ! Je me demande ce que ces  
masques, bandits ou fantômes, pouvaient dire  
au noble comte de Carabanchel.

Prégent s'arrêta et répondit d'un ton grave :

— Ces bandits sont peut-être fort bons gentils-  
hommes, sire Eysinod, et ces fantômes sont  
peut-être des hommes en chair et en os.

— Vous les connaissez donc ?

Le jeune homme faillit se trahir, mais il re-  
prit son sang-froid et répliqua :

— Moi ? je crois à une mystification.

— Cependant, messire de Carabanchel avait  
singulièrement peur. Il est allé dire au dauphin  
que ces gens en voulaient à sa vie, et le dauphin,  
peu crédule d'ordinaire, a cru Carabanchel  
en le voyant si pâle et si effaré. Enfin, que  
pensez-vous de tout ceci, M. l'ambassadeur de  
Maurienne ?

Prégent hochait la tête :

— Je pense, messire d'Arce, que la Provi-  
dence est impénétrable dans ses desseins, et  
que sa divine justice éclate au grand jour...  
quand il le faut.

Puis, saluant Eysinod, il le quitta brusque-  
ment, laissant le vieillard tout ahuri de cette  
fuite.

— Qu'a-t-il voulu dire ? murmura celui-ci. La  
Providence... la justice... Tout cela à pro-  
pos d'un bal et de cinq masques !... Ma foi !  
il se passe ici quelque chose d'étrange.

— Monsieur l'ambassadeur de Maurienne,  
avait dit à Prégent le conseiller du dauphin.  
Le seigneur du Rocher avait, en effet, le droit de  
porter ce titre.

En arrivant à Saint-Jean de Maurienne, Pé-  
tremand le Bréchet avait commencé, nous l'a-  
vons vu, par se cacher. Il avait eu, le Vendredi-  
Saint, un long entretien avec monseigneur de  
Miribel, et lui avait appris ce que nous savons  
maintenant, c'est-à-dire que notre ancienne con-  
naissance Aloys de Mainvilliers, ou plutôt Ha-  
roun-ben-Adel, était à Grenoble, sous le nom de  
comte de Carabanchel.

A Prégent, il avait annoncé que Baldoph,  
devenu le chevalier de la Corbière, se préparait  
à venir rejoindre sa fiancée.

Comment ces personnages, qui vivaient si peu  
éloignés les uns des autres, étaient-ils restés  
près de dix ans sans se revoir et sans savoir où  
se retrouver ?

Cela est facile à expliquer.

Pétremand le Bréchet était parti pour l'Italie,  
où il avait réalisé une fortune considérable en  
faisant le commerce des bijoux et des étoffes de  
luxue. En revenant, il passa par Marseille, Avi-  
gnon et Grenoble, où, par une permission de la  
Providence, il rencontra Protas Sauveduc.

Protas Sauveduc le conduisit chez son ancien  
apprenti Baldoph, qui l'héritage de sa mère et  
de son aïeul avait fait riche, et qui portait le  
nom d'une terre de son père, le malheureux  
Bonnavard.

Baldoph de la Corbière voulut absolument  
que son ancien patron restât quelques jours à  
Grenoble avec lui, et c'est pendant le séjour de  
Pétremand, vers la fin du mois de mars, qu'ar-  
riva le comte de Carabanchel.

Dès la première fois qu'il le vit, Baldoph le  
reconnut. Devenu habile politique, il se garda  
d'en laisser rien paraître, et ne révéla ce secret  
qu'à Pétremand, à Protas et au soldat Artus de  
Léar.

Il fut dès lors convenu que Pétremand irait à  
Saint-Jean de Maurienne et en ramènerait les  
témoins qui pouvaient déposer contre Aloys de  
Mainvilliers.

Amédée de Miribel voulut que cette affaire  
fut conduite jusqu'au bout, et, sous prétexte  
de régler divers droits féodaux relatifs à cer-  
taines terres qu'il possédait en Graisivaudan, il  
envoya Prégent à Grenoble en qualité d'ambas-  
sadeur.

Prégent du Rocher partit donc emmenant à  
sa suite Jean des Avanchers, qu'il ne connais-  
sait encore que sous le nom de Jérôme, Gen-  
goux, Eudes de Barberaz, Pétremand le Bré-  
chet, Oger de Ternier et le baron de Belle-  
truche.

L'ambassade de l'évêque de Maurienne était  
arrivée à Grenoble, deux jours avant le bal que  
nous avons décrit, et Carabanchel n'avait en-  
core vu personne de ceux qui la composaient.

On organisa la comédie des têtes de mort, afin  
de savoir si ce caractère indomptable s'était  
amélioré. L'épreuve avait parfaitement réussi.  
L'on savait qu'Haroun avait des remords, et  
que, de sa fermeté et de son courage, il ne res-  
tait que l'apparence.

Prégent du Rocher, en quittant Eysinod  
d'Arce, se dirigea vers le groupe au milieu du-  
quel Belletruche pérorait, et prit à part le sei-  
gneur de Barberaz.

— Pas de nouvelles ? demanda-il.

— Non, seigneur.

— Viendra-t-il ?

Avant que le jeune homme eût pu répondre à  
cette question, un page souleva la portière et  
annonça :

— Messire Rodrigue, comte de Carabanchel.

Tout le monde se retourna.

L'ambassadeur parut sur le seuil.

Son visage était calme, presque serein ; mais  
une pâleur mate le couvrait ; son front était  
ride, ses paupières rougies ; un cercle bleuâtre  
cernait ses yeux. Il était revêtu d'une cuirasse  
d'acier bruni sur laquelle flottait une casaque  
de drap noir lamé d'argent. Derrière lui, un  
page à sa livrée portait un casque sommé de la  
couronne comtale, au milieu de laquelle s'é-  
chappait un vaste panache de plumes noires for-  
mant d'immenses lambrequins.

— Mercurien ! sire comte, s'écria Falque de  
Montchenu en l'apercevant, dans quel sombre  
accoutrement vous voilà ! Sans doute vous portez  
le deuil de quelque parent ?

— Non, seigneur.

Prégent crut devoir intervenir, et laissa  
tomber à voix haute ces paroles à double sens :

— L'ambassadeur de Foix porte le deuil de sa  
jeunesse.

Carabanchel se retourna et répondit, l'accent  
plein d'une morgue hautaine :

— Et qu'en savez-vous, messire ? Au surplus,  
avant de m'adresser la parole, veuillez me faire  
savoir qui vous êtes. Je ne fraye qu'avec mes  
pairs.

Belletruche rougit jusqu'aux oreilles, et, s'é-  
lançant vers le comte, il désigna de la main Pré-  
gent du Rocher, et, d'un ton solennel, s'exprima  
ainsi :

— Ce chevalier, messire, est votre égal en no-  
blesse et en dignité. Il a nom Prégent du Ro-  
cher, il est ici l'ambassadeur de l'évêque et